

errer à travers la ville dans l'espoir de se procurer un peu de nourriture.

Rose-Aimée savait déjà que son pays était un des plus pauvres de la terre. Cependant, elle ne se doutait pas que tant d'hommes et tant de femmes n'y possédaient pas ce bien auquel tout homme devrait avoir droit : un toit au-dessus de sa tête.

Pourquoi des peuples sont-ils riches, et d'autres si pauvres qu'ils doivent aller chercher hors de leur pays natal des moyens de subsister ? Rose-Aimée eut beau tourner cette question dans sa tête, elle ne lui trouva pas de réponse.

Rose-Aimée finit par se nicher non loin de la cathédrale, à quelques mètres d'un tas de débris. C'était sans doute à cause de l'odeur de ce dernier que personne ne s'approchait ! Elle se roula en boule, s'enveloppant tant bien que mal d'une feuille

de papier journal car, avec le serein, l'air fraîchissait.

Comme elle fermait les yeux, le cœur bien gros, pensant à sa mère, à son père, à Limbé, quelqu'un vint s'allonger contre elle. Et bientôt s'éleva la musique des sanglots. Émue par ce chagrin égal au sien, Rose-Aimée se redressa sur un coude.

— Écoute, ce n'est pas la peine de pleurer ainsi... Est-ce que demain n'est pas un autre jour ?

Les sanglots redoublèrent et Rose-Aimée, étendant une main protectrice, toucha l'épaule de sa voisine, la forçant à se tourner vers elle. C'est alors qu'elle reconnut Lisa. Lisa ! Au comble de l'émotion, elle balbutia :

— Lisa, c'est moi. Est-ce que tu ne me reconnais pas ? C'est moi, Rose-Aimée...